



HAL
open science

Mémoire et papiers de famille

Valérie Feschet

► **To cite this version:**

Valérie Feschet. Mémoire et papiers de famille : Une enquête ethnologique dans la vallée de l'Ubaye. Provence Historique, 1998, 193, pp.249-265. halshs-00927773

HAL Id: halshs-00927773

<https://shs.hal.science/halshs-00927773>

Submitted on 13 Jan 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

MÉMOIRE ET PAPIERS DE FAMILLE

Une enquête ethnologique dans la vallée de l'Ubaye

La mémoire domestique, en Provence rurale, s'articule à une importante culture de l'écrit. Cette culture se manifeste à l'échelle du quotidien à l'intérieur même des univers privés. Depuis des siècles, on garde la trace, sur le papier, des achats et des successions¹. On conserve des lettres, des livrets, des cahiers... Toutefois, la conservation des archives domestiques est complexe et ne souffre d'aucune négligence. La plus petite inattention, la moindre rupture dans la continuité du sang sur le sol, peuvent avoir des conséquences irréversibles sur la mémoire graphique. Pour quelles raisons les particuliers sont-ils autant attachés à ces bouts de papiers poussiéreux et quels sont, au juste, les différents types d'écrits conservés au-delà des générations ? J'ai abordé ces questions de mémoire et d'écriture en tant qu'ethnologue lors d'un travail de terrain de longue haleine qui eut lieu dans la vallée de l'Ubaye² de 1990 à 1993. L'objectif était d'analyser la complémentarité des sources écrites dans la construction de la mémoire de soi et de la mémoire du groupe, de cerner l'imbrication de l'écriture et des identités individuelle, familiale et communautaire.

1. Les archives notariées rencontrées en Ubaye remontent, chez les particuliers, au début du XVII^e siècle.

2. A la marge septentrionale de la région Provence-Alpes-Côte-d'Azur, agrippée entre le col de Larche qui relie la France à l'Italie, le col de Vars, le col de la Cayolle, le col d'Allos et le lac artificiel de Serre-Ponçon, la vallée de Barcelonnette fut le laboratoire idéal pour mener à bien cette recherche. L'importance historique de l'instruction, du commerce et des migrations, transforma les habitants du lieu en de formidables fabricants d'archives.

L'enquête fut attentive aux micro-séquences de gestes et aux menus détails du discours. Elle permit d'identifier les usages et les représentations associés aux papiers de famille³ en Provence alpine.

Des « actes notariés » dans l'armoire nuptiale

Il existe chez les particuliers des documents qui ont beaucoup à nous apprendre sur les aspects les plus intimes de la mémoire. Il faut mentionner en premier lieu les actes notariés. Il y en a dans toutes les fermes, chez tous ceux qui possèdent « un bien », aussi petit soit-il, quelques terres, une maison, un bout de champ. Les actes notariés sont très respectés en raison de leur statut officiel et de leur relation directe au patrimoine foncier. Ils incarnent la relation des hommes à la terre. Ils immortalisent l'histoire du sang sur le sol. L'écriture, avec les actes notariés, devient « preuve », preuve de la propriété, preuve de la réussite, et d'une façon générale, preuve d'existence.

Les actes sont, à ce titre, rangés dans le tiroir gauche de l'armoire de la chambre à coucher⁴, ou dans le tiroir gauche de la commode si les plafonds sont trop bas. Il s'agit de l'endroit le plus isolé de la maison. Il faut passer la porte d'entrée (ce qui n'est pas évident dans les sociétés méridionales), monter l'escalier, rentrer dans la chambre des parents, ouvrir la porte de droite de l'armoire, décrocher le loquet qui bloque la porte de gauche, ouvrir la porte de gauche et enfin ouvrir le tiroir aux papiers. Il n'existe pas d'endroits plus isolés, plus protégés de l'extérieur dans les fermes provençales.

La mémoire incarnée dans ces actes est extrêmement précise et ouvre les portes d'une histoire bien plus longue que celle offerte par le simple souvenir des vivants. La mémoire vive, en effet, ne remonte que très rarement à plus de deux ou trois générations. Les Ubayens se souviennent des personnes qu'ils ont connues ou dont ils ont entendu parlé (les parents, les grands-parents, les arrière-grands-parents) mais la mémoire s'effiloche très vite, et l'histoire, sans archives, est réduite à bien peu de choses... Telle une photographie, les écrits notariés retracent avec une grande précision les contours de la lignée et du lignage sur de très nombreuses générations.

3. Ces pérégrinations ubayennes ont permis la réalisation d'une thèse de doctorat. Valérie FESCHET, *Les papiers de famille. Une ethnologie de l'écriture, de la mémoire et des sentiments en Provence alpine*, Aix-en-Provence, 1998.

4. Les armoires s'ouvrent d'abord à droite puis à gauche selon un système assez incommode, tout objet situé derrière la porte bloquée est mieux protégé des regards que ceux placés à droite. Les biens les plus précieux, en l'occurrence les actes notariés, sont toujours du côté le moins accessible. Dans les commodes, les actes se trouvent également dans le tiroir de gauche comportant généralement une serrure.

Les mariages, les achats, les ventes, le patrimoine foncier dans son ensemble, les biens immobiliers, comme les alliances, heureuses ou malheureuses, tout est enregistré au millimètre près. Aux yeux des particuliers, l'acte notarié retrace, ou du moins il incarne, (car les papiers ne sont pas vraiment lus), l'histoire familiale par la succession des histoires individuelles. Ce temps individuel est scandé par des étapes formelles : les contrats de mariage rappellent les unions ; les testaments et les successions immortalisent le souvenir des héritages ; les mises sous tutelles des enfants pupilles content les veuves et les inventaires ab intestat sonnent encore le glas des destins trop vite interrompus.

Les actes notariés ne sont pas seulement le reflet juridique de la vie ou de la mort. Ces papiers rendent compte avec précision, et c'est ce qui en fait leur magie, des aspects matériels à l'époque de leur rédaction. Chaque personnage est accompagné d'un patrimoine qui se décline, selon les cas, en tabliers usés et mi-usés ou en terres et maisons. Les individus sont égaux, en quelque sorte, à la somme des biens qui suivent leur nom sur le papier. La personne n'est rien sans son patrimoine, aussi léger soit-il. On apprend ainsi, par exemple, que Marguerite Donnadiou, qui se marie en 1684, apportera chez son époux, en plus de cinquante pistoles, « trois robes de drap de ménage, une neuve, une mi-usée et l'autre vieille, une autre robe ladite violette et mi-usée, dix chemises de toile de chanvre, cinq neuves et les autres mi-usées, vingt-cinq rabats, cinq grossiers et les autres fins, quinze d'entre eux neufs et les autres usés, cinq tabliers, quatre de toile de chanvre et un de coton, de couleur noire, mi usé sauf un qui est neuf, et un autre de toile fine qui est neuf, treize bisettes, six fins et sept grossiers mi-usés, deux coiffes fines neuves, deux paires de souliers mi-usés, une paire de bas neufs, deux linceuls de toile de chanvre, une caisse en bois blanc fermant à clef avec une brebis. » Le trousseau est détaillé dans les moindres détails. La précision appuyée de l'usure et du nombre de chaque article donne une certaine épaisseur à cette liste pourtant si pauvre.

La famille dans son ensemble n'est pas également représentée dans les actes notariés. L'héritier universel (le chef de famille) et/ou sa mère, lorsqu'elle est veuve et tutrice de ses enfants encore mineurs, occupent le devant de la scène. Ce sont eux qui ont le droit de signature. Aussi apparaissent-ils avec plus de relief que les autres dans ces archives privées. Les autres membres de la famille (les frères et sœurs) sont présents néanmoins pour être régulièrement énumérés au fil des mariages et des partages mais de façon plus laconique.

Les procès en justice sont également nombreux à être archivés dans l'armoire nuptiale. Un grand nombre de procès opposent les membres d'une même famille pour des questions d'héritage. Plus on est pauvre, plus on se défend. Les dots qui restent impayées, les héritages mal équilib-

brés entre les enfants, fâchent parfois à vie les individus. Entre voisins, les disputes les plus communes sont celles qui éclatent à propos de l'eau. L'eau d'irrigation et d'alimentation est d'une extrême importance. Le moindre écart dans les usages est sévèrement sanctionné. Les procès peuvent durer des décennies. Les parties s'entêtent.

Le voisinage immédiat est également présent dans les liasses officielles à travers les actes sous seing privé, les papiers timbrés et les procès-verbaux. Ces papiers sont mêlés aux autres dans le tiroir de l'armoire de la chambre à coucher et concernent également la terre et les droits des propriétaires. Il arrive assez fréquemment que les particuliers s'entendent entre eux, quand le droit le permet, pour échanger des lopins de terres ou des services et que le garde champêtre, le garde chasse, le garde des eaux, dressent des procès-verbaux pour informer les personnes et les institutions qu'il y a eu flagrant délit de faute sur leurs biens.

Toutes ces histoires de famille dorment dans l'armoire nuptiale rappelant à leur gardien les luttes fratricides qui accompagnèrent le patrimoine dont ils ont aujourd'hui la charge. La profondeur historique de cette mémoire domestique est parfois très impressionnante. Les liasses d'actes de que l'on trouve chez les particuliers remontent jusqu'au XVII^e siècle ce qui fait quatre siècles d'histoires familiales, soit à peu près 16 générations qui « reposent » dans le tiroir de l'armoire de la chambre à coucher ou dans un carton sagement rangé au grenier. Il est rare toutefois qu'une seule et même lignée soit au cœur de telles archives. C'est généralement l'association de branches collatérales distinctes les unes des autres, rassemblées en un même lieu au hasard des successions, qui permet d'atteindre une telle profondeur historique.

A la lecture des actes et des papiers qui leurs sont assimilés, tout semble réglé, posé, pensé : on se marie, on hérite, on acquiert et on transmet. Ces papiers reflètent le système social en vigueur et incarnent les conditions de sa reproduction. En eux se projette l'image idéale d'une société articulée ici sur le modèle de la « famille souche⁵ ». Il en ressort la sensation étrange d'un système organisé dans ses moindres détails. Les rapports entre les individus sont prédéfinis. Le pouvoir est distribué.

Mais aussi importants que soit les actes notariés pour la mémoire familiale, ce ne sont pas les seules archives qui constituent le corpus complexe des papiers de famille. La correspondance familiale, notamment, forme un large chapitre de la mémoire domestique.

5. Cette formule vise à maintenir l'intégrité du patrimoine en favorisant un seul fils héritier. La maison regroupe trois générations sous l'autorité du père.

Des lettres à livres ouverts

Comme partout en France, il existe, dans la vallée de l'Ubaye, des lots considérables de lettres anciennes conservées dans les maisons. Ces lettres recouvrent le XIX^e siècle et les premières décennies du XX^e siècle. Il est assez fréquent de rencontrer chez les particuliers des albums de lettres, comme il existe des albums de photos ou de cartes postales. Ces albums rassemblent les missives échangées par un couple ou encore l'ensemble des missives envoyées par quelques émetteurs privilégiés.

J'ai pu feuilleter l'album de lettres d'un baile-berger de la fin du XIX^e siècle. Cet homme, responsable d'une transhumance vers la plaine de la Crau, était absent tous les hivers pendant cinq ou six mois. Il écrivait régulièrement à sa femme qui lui répondait. Lorsqu'il revenait dans son village, il ramenait avec lui les lettres de son épouse. Il classait alors l'ensemble des missives les unes à la suite des autres. Cet album de lettres reflète une vie de paroles écrites mises à plat, ouvertes et rassemblées dans une chemise de cuir. Selon le témoignage de la petite-fille du couple, ce cahier était conservé dans l'armoire de la chambre à coucher de sa propre mère, sur la plus haute étagère. D'autres albums ont été constitués dans des familles éclatées entre le Mexique, la Louisiane ou la Hollande.

Les Ubayens conservent ces albums jalousement. Véritables livres ouverts sur l'histoire la plus intime de la famille, ces recueils furent d'une approche extrêmement délicate pour l'ethnologue. Il s'agit là, sans aucun doute, de la source écrite la plus difficile d'accès pour ceux qui sont étrangers à la famille, la famille devant être entendu ici dans son sens le plus exclusif.

Des missives dans les greniers

Les albums de correspondances restent néanmoins relativement rares face à la quantité considérable de lettres qui n'ont pas été reliées, mais qui n'ont pas été brûlées non plus, et qui sont aujourd'hui enfermées dans des boîtes à chaussures entreposées dans les greniers ou dans les pièces désaffectées des maisons. Ces lettres sont toujours pliées dans leur enveloppe. Elles sont souvent mélangées au point qu'il devient difficile de leur redonner un sens filial. Parfois souillées par les rongeurs, elles ne bénéficient pas, il est vrai, des soins de première classe prodigués aux recueils présentés ci-dessus. Ces missives n'en restent pas moins protégées des regards extérieurs car même abandonnées à leur triste sort, les lettres relèvent encore de l'intime. Ce n'est qu'après deux ans de terrain qu'un Ubayen accepta de me prêter le chaos épistolaire enfermé dans la grange de sa ferme. Il y avait là quatre centaines de missives qui permirent de comprendre le sens et la forme de l'épis-

tolarité rurale au cours du XIX^e siècle⁶. Ces lettres retraçaient l'histoire de la famille sur trois générations : les migrations, les succès et les échecs, la métamorphose des corps (naissance, adolescence, mariage, décès).

Mémoire « chaude » et mémoire « froide »

La mémoire épistolaire est très différente de la mémoire notariée. La mémoire notariée est une mémoire « froide ». Les individus occupent des statuts. Ils jouent des rôles institutionnels, le rôle de l'épouse, de l'héritier, du chef de famille, etc., mais les individus n'existent pas en tant que personne. Leur personnalité est niée. Elle est effacée, standardisée, par le vocabulaire juridique. Marguerite Signoret n'est, par exemple, que la veuve de Jean-Baptiste Reynaud : « L'an 1845, et le 1^{er} du mois d'août, par devant nous Jean Jacques Mestre, notaire Royal à la résidence de Barcelonnette. Sont présents : Dame Marguerite Signoret veuve de Jean-Baptiste Reynaud, propriétaire cultivatrice demeurante et domiciliée au lieu de La Frêche sur la commune de Saint-Pons. Laquelle se trouve dans l'impuissance de faire valoir par elle-même et travailler ses propriétés immobilières [...] a communiqué à ses enfants le désir qu'elle aurait de la déséparation de ses biens à titre de partage anticipé... » Marguerite Donnadiou, quant à elle, se résume à sa constitution dotale : « Esprit, son père, a constitué et aligné en dot à sa fille et pour elle au dit Esprit Reynaud son futur époux ici présent, acceptant et stipulant, en premier lieu la somme de... »

Dans la correspondance familiale, c'est tout le contraire. Les personnes prennent vie. Elles parlent, pensent, conseillent, espèrent... Colette, par exemple, écrit de Hollande à sa tante restée en Ubaye ses doutes et ses espérances : « Puisque vous ne voulez pas que je m'établisse ici, dit-elle, et bien cherchez moi un bon paysan tout près de vous. Ce serait bien agréable, n'est-ce pas ? » Dans une autre missive, on peut lire : « Vous me dites dans votre lettre de ne pas me marier ici. Papa m'a aussi toujours retenue car j'aurais pu le faire souvent, et avec de très bons partis. En ce moment, je peux encore le faire mais je laisse un peu traîner l'affaire, je ne peux me résoudre à m'expatrier pour toujours de la France. » Les épistoliers s'expriment. Il y a leur cœur. Il y a leur âme. Ils se racontent véritablement. Léon écrit du Mexique des lettres très nostalgiques qui en disent plus sur lui que toutes ses signatures officielles : « Sinon j'avais bien envie de retourner au pays plus que tu ne le pensais, écrit-il à son frère. Je voudrais bien reprendre la faux, le râteau, le

6. Valérie FESCHET, « Les nièces d'Hortense. Des mots et des silences », in *Par écrit. Ethnologie des écritures ordinaires*, (ss la dir. de Daniel Fabre), Paris, 1997 ; Valérie FESCHET, « S'écrire en famille, des sentiments déclinés. La correspondance rurale en Provence alpine au XIX^e siècle », in *Correspondre Jadis et naguère*, Paris, 1997.

fouet, la charrue et aller veiller dans le voisinage. [...] Je voudrais bien aller à Gaudissard cueillir des fleurs, boire de l'eau au Pain de sucre, passer à Fours voir Alphonse ton beau-frère et son épouse Gabrielle qui vous ont gagnés. Ils ont cinq enfants et vous autre que trois. Je vous assure que le jour que je retourne, je m'y mets le plus tôt possible et j'en ferai autant. »

La mémoire épistolaire est une mémoire romantique qui exalte des valeurs essentielles pour la communauté telles le courage, la volonté, l'espoir, l'intelligence, l'instruction, la réussite ou même le malheur qui n'est souvent que l'envers de l'ambition. Ces lettres construisent l'identité de leur propriétaire actuel en le rattachant à une identité de groupe très valorisée dans la société contemporaine où il est préférable d'afficher une réussite construite sur le mérite plutôt que sur l'acquis. En effet, les émetteurs racontent l'aventure de leur destin, de leur exode. Ils ont été, pour la plupart, les artisans de leur grandeur. La mémoire familiale gagne en relief et en valeur ajoutée quand elle s'accompagne de corpus épistolaires.

A ces lots de lettres familiales, il faut rajouter les albums de cartes postales. Au début du XX^e siècle, la mode des cartes postales est très importante. On retrouve chez les particuliers de magnifiques albums regroupant des centaines de cartes classées par thèmes, par pays, par expéditeurs. Il s'agit là d'un objet de mémoire personnalisée qui rappelle une personne, souvent une femme : la grand-mère, la grand-tante...

Les cahiers de classe

Les cahiers de classe, généralement délaissés par les scientifiques, ont un rôle important dans la construction de la mémoire, ici plus particulièrement de la mémoire biographique. Les cahiers d'écolier sont bien plus riches de sens que la monotonie des programmes scolaires ne semble le suggérer. Il est vrai que la lecture des cahiers d'écolier peut sembler, dans un premier temps, fort ennuyeuse et peu instructive, l'expression personnelle étant muselée par la norme de l'enseignement primaire. Mais, au-delà de cette rhétorique scolaire assez désarmante, n'y a-t-il pas une vérité autobiographique dans ces lignes d'écriture semi-dirigées⁷ ?

Emilie, âgée aujourd'hui de plus de 75 ans, habite un hameau isolé de la vallée de l'Ubaye. Elle a gardé quelques cahiers : un cahier ayant appartenu à son oncle datant de 1889 ; un cahier de sa belle-mère rédigé en 1882 ; ainsi que plusieurs cahiers qui lui étaient personnels dont trois cahiers de réitations, cinq cahiers du jour, un cahier de devoirs men-

7. Valérie FESCHET, « Les cahiers de classe d'Émilie (1897-1935). La composition française. De l'exercice scolaire à l'objet biographique », *Cahiers de Littérature Orale*, n° 41, 1997, p. 59-92.

nativement du cadre général (l'hiver, les maisons, les arbres, les routes et les chemins), des personnages (le facteur, l'épicier ambulant, le vieux laboureur, les bonnes vieilles du hameau, le marchand d'étoffes, le petit ramoneur, le soldat en permission), des activités sociales (aller à l'épicerie de Saint-Laurent, veiller entre voisins, faire un bonhomme de neige) et de l'école (la salle de classe, le calendrier, la lampe, les activités scolaires). Il fallait être précis, apprendre à regarder autour de soi. Les sujets qui concernaient la vie domestique étaient également nombreux (13); les portraits des uns et des autres se succédaient : « Mon papa », « Mon portrait physique », « Maman prépare le pot-au-feu », « Grand-mère tricote », « Une veillée en famille »; les temps importants étaient marqués (l'horloge, le jour de l'an, les vacances de la Noël); les enfants se racontaient à la maison : « le pot de confiture », « jouer avec le feu », « une vieille caisse au grenier », « la grippe ». Les questions de morale et d'éducation étaient aussi fréquentes que celles concernant la vie domestique (13). Les écoliers étaient amenés à composer sur le mensonge, la tromperie, la désobéissance et la paresse, mais aussi sur le mérite, la modestie et l'instruction, sur la charité, sur les devoirs envers les autres et envers les animaux, sur la camaraderie, sans oublier l'hygiène. Dix sujets furent posés sur les animaux de compagnie (les chats et les chiens), sur les animaux de basse-cour et d'écurie (lapins, poules, coqs, pigeons, vaches, mulets, moutons, etc.) et sur les oiseaux. On trouve également dans ces cahiers quelques compositions rédigées sous forme de lettres; d'autres qui oscillent entre le rêve et la réalité; d'autres encore reflètent des scènes bucoliques relevant plus de l'imagination des enfants que de la réalité... mais elles sont rares...

Le cadre de référence est la communauté villageoise républicaine. Pas question ici de décrire la journée du dimanche qui inclurait nécessairement la messe rituelle, d'évoquer l'église, Dieu, ou quoi que ce soit qui puisse ressembler à une introspection mystique. Il est toléré de s'égarer à condition de revenir sur terre avant la fin, de manger le lapin après l'avoir caressé, de casser le bonhomme de neige après l'avoir contemplé. L'intime, qui caractérise les journaux des jeunes filles de la bourgeoisie du XIX^e siècle, est ici banni du récit. Dans les compositions françaises de l'école primaire laïque, le « je » doit prendre la plume par autre chose que son « moi »; on s'applique à décrire son environnement naturel et social afin de mieux s'y intégrer; on use du verbe pour refléter l'action et non pas la réflexion. Il ne s'agit pas de perdre ses forces vives « à se tâter le pouls », comme le dira une inspectrice en 1896, Marie Rauber, mais d'accepter « la vie avec ses tâches précises, ordinaires et essentielles de chaque jour ». À en croire les cahiers d'Émilie, le point de vue de cette inspectrice de l'enseignement primaire a été pleinement entendu.

Si les cahiers de compositions contribuent à l'éducation morale de l'enfant en vérifiant ses valeurs républicaines et civiques, il s'agit néanmoins d'une

écriture à la première personne, même si le style est souvent indirect, à travers laquelle l'enfant s'exprime dans sa relation aux autres. Dans ses compositions, Émilie se décrit parmi les siens. L'écriture est périodique, hebdomadaire. Il s'agit presque toujours d'une écriture sur le vif, inspirée des événements journaliers, comme si elle y était, « Maman cherche sa pelote de laine », ou d'une écriture à peine distanciée dans le temps, « jeudi dernier », « la semaine dernière ».

Lundi 5 mars 1934.

Sujet : Le marchand d'étoffes. La semaine dernière il est passé dans votre hameau un marchand d'étoffes. Racontez la visite qu'il a faite chez vous.

Jeudi dernier, il est passé dans le village un marchand d'étoffes. Il était suivi de son fils qui lui aidait à porter les paquets. Ils passèrent à toutes les maisons pour annoncer et vendre leurs marchandises. Arrivés chez moi, ils quittèrent leur fardeau sur la table, puis ils se réchauffèrent un moment tout en discutant avec mes parents.

Après avoir parlé longuement de la politique, il fut question de défaire les paquets. Le marchand commença par installer un des ballots dans lequel se trouvaient des pantalons, des caleçons et des vêtements pour homme. En même temps, il vantait sa marchandise pour nous tenter. Mon père choisit alors deux chemises, un pantalon et un chandail; puis il me céda la place. J'admirai les belles étoffes en couleurs qui se trouvaient dans l'autre paquet. J'achetai de la finette pour faire deux chemises, et un joli tricot que le marchand me livra en le vantant beaucoup pour sa beauté, sa finesse, son bas prix.

Pour satisfaire le marchand, j'achetai encore une demi douzaine de mouchoirs. Puis, nos emplettes achevées, celui-ci rangea toutes ses étoffes avec soin et les enferma dans une couverture à raies bleues et rouges et attacha le tout avec une corde. Puis chacun des marchands en prit un, le remis sur l'épaule, et ils repartirent, l'air content, en nous remerciant.

J'aime beaucoup voir passer des marchands et admirer les jolies coupons d'étoffes, ainsi que tous les vêtements aux diverses couleurs quand ils déplient leur paquet.

Philippe Lejeune le dit fort bien : « Tout acte régulier d'écriture sert d'engrenage à la mémoire. En notant juste les petites choses de la vie, régulièrement, c'est une manière comme une autre de fixer les grands drames, les espérances, les secrets. »⁸ Comme les journaux intimes, les cahiers de compositions françaises doivent être lus entre les lignes. Il faut les comprendre à demi-mot. Voici la dernière composition d'Émilie alors qu'elle était à l'École primaire supérieure. Elle avait 15 ou 16 ans...

Le 18 janvier 1935.

Sujet : Le soldat. Pendant les vacances de la Noël, votre voisin qui fait son service militaire est venu en permission. Vous avez examiné la tenue qu'il portait. Décrivez-la et dites ce que vous avez pensé en voyant ce soldat.

8. Philippe LEJEUNE, *Le moi des demoiselles. Enquête sur le journal de jeune fille*, Paris, 1993, p. 121.

A l'occasion des fêtes de la Noël et du jour de l'an, mon voisin qui fait son service militaire à Jausiers, est venu en permission pour une semaine. J'ai pu examiner son uniforme de soldat.

Il était coiffé d'un très grand béret en drap bleu foncé portant une marque rouge, 159, qui est le numéro de son bataillon. Sa veste épaisse était bleu horizon, au col bien fermé, portant à droite, en étoffe rouge : J-A, et à gauche, 159. Elle portait deux gros boutons jaunes, deux larges poches au bas et était serrée à la taille par un ceinturon de cuir large et épais, avec une grande boucle en métal soutenue par deux crochets. Marius avait aussi un ample pantalon assorti à la veste, rayé sur chaque côté d'un cordon jaune. Il portait les molletières de même couleur que l'habit, et très bien mises. Il était chaussé de gros souliers bien ferrés. Autour de son bras gauche était fixée la fourragère : cordon tressé rouge et vert, terminé par une pointe de fer, et fixé sur l'épaule...

Un jour, comme mon voisin avait enlevé sa veste pour faire du ski, j'ai vu qu'il portait un chandail de laine bleu marine en grosse laine. Autour du cou, on voyait une cravate bleu nattier large et régulière. Du haut de son pantalon sortait une taillote grise qui faisait plusieurs tours.

En voyant mon voisin, habillé en militaire, je l'ai à peine reconnu, je l'ai trouvé grossi, il m'a semblé qu'il se portait mieux qu'autrefois. C'est un joli soldat... Sa mère doit être fière de son grand fils... Dans quelques mois, Marius aura fini son service militaire, et il quittera alors son joli uniforme.

Fait troublant, ce soldat qu'elle décrit si bien et qui rentrera bientôt chez lui deviendra son mari. Dernière composition française, dernier instant d'école, transition avec sa vie de femme, les cahiers de compositions accompagnent discrètement le passage de l'enfance à l'âge adulte. Émilie a écrit ses cahiers en sachant pertinemment qu'elle les garderait, qu'elle les relirait souvent et que d'autres personnes s'y pencheraient dessus. De l'exercice scolaire à l'autobiographie, les fonctions du cahier sont donc multiples.

La dot symbolique des filles

Les cahiers de classe sont généralement conservés par des personnes de sexe féminin. L'explication de cette tendance doit être recherchée au sein des règles coutumières de dévolution du patrimoine. En Provence, en effet, la maison, les terres et les papiers de famille sont transmis à un seul fils héritier. Les femmes sont traditionnellement exclues des héritages. Elles ont donc moins de pouvoir que les hommes sur le patrimoine foncier et sur les biens symboliques qui l'accompagnent. À travers les cahiers de classe (et les cahiers de l'école ménagère en font parti), elles se sont constituées peu à peu un objet bien à elles, une mémoire strictement personnelle. Quand elles sont passées de la maison de leur père à celle de leur mari, elles les ont emportés avec elles. Et lorsque, par malheur, elles ne les ont pas pris, elles les regrettent amèrement. Leurs cahiers de compositions renferment tout ce qu'elles ont pu écrire d'elles au cours de leur vie ; tout ce qu'à pu être leur enfance

et qui leur échappe aujourd'hui puisqu'elles n'ont plus accès librement, bien souvent, à la maison familiale.

Les livres : une mémoire de prestige

Il reste à mentionner les livres anciens qui rappellent tout le XIX^e siècle et qui jouent un rôle très important dans la mémoire familiale même s'ils sont conservés, cette fois, plutôt en périphérie de l'espace domestique, dans les greniers, dans les remises. Les livres reflètent les efforts d'instruction et de religion ainsi que le goût des Ubayens pour la lecture et les voyages, le commerce et les langues étrangères. Comme les lettres, ils habillent le passé d'une auréole de prestige. En outre, la plupart des livres anciens qui sont conservés dans les maisons ont été signés par leurs anciens propriétaires : « Ce livre appartient à moi, Marie Jauffrey, résidant à l'Ubac ». Ces signatures confèrent aux ouvrages leur valeur domestique en associant à un objet culturel très valorisé les prénoms et les patronymes du lignage.

Mémoire et signature

Bref, devient « papier de famille⁹ » tout papier qui a été personnalisé par un acte d'écriture manuscrite, ne serait-ce que par une simple signature. Les « papiers de famille » sont des papiers qui portent en eux le nom de la lignée. Ce nom peut-être écrit sur une enveloppe, sur la page de garde d'un livre, au bas d'un acte notarié, sur un cahier de classe... Qu'importe ! L'important, pour que le papier devienne « papier de famille », (c'est-à-dire qu'il soit conservé au-delà des générations), c'est la trace personnalisée qu'il porte en lui. Mais qu'est-ce qui motive les individus à conserver ces vieux papiers poussiéreux et envahissants ? Je cite les informateurs : « Quelque part au fond de soi c'est la vie. Quelque part au fond de soi c'est la continuité » ; « On les garde pour les donner à ceux qui viennent après nous » ; « On les garde par respect. » Les papiers de famille : « On y tient » ; « on les met de côté » ; « on les range quelque part. » Pourquoi ? « Parce qu'ils reflètent un passé ; parce qu'ils rappellent un être cher ».

Il est vrai que tous les papiers n'ont pas le même destin. Lorsque les maisons sont abandonnées ou que les papiers n'intéressent pas les pro-

9. Il faudrait encore associer à cet inventaire d'autres textes manuscrits que je n'ai pas observé personnellement mais qui existent pourtant et qui ont déjà fait l'objet, pour certains d'entre eux, de recherches scientifiques : les livres de compte, les agendas, les cahiers de chansons, les cahiers de cuisine, les livres de raison, les journaux quotidiens, les journaux intimes, les autobiographies, les recueils de poésies...

priétaires, les papiers sont mangés par les rats dans l'indifférence générale. Ailleurs, ils dormiront, vénérés, entre des piles de draps blancs dans l'armoire de la chambre à coucher. Parfois « trésor », d'autres fois « charâfi », c'est-à-dire saleté, ils imposent toujours un choix à leur propriétaire. Ici, ils partiront à vau-l'eau avec le temps, la neige, la pluie ; ils pourriront sans que personne n'y prête attention... Là, ils seront au cœur de rivalités incessantes et d'attentions passionnées. Le besoin de mémoire est tel que les papiers sont souvent source de disputes et d'incompréhensions.

Des attentions passionnées

Objets de passion et d'émotion, les « papiers de famille » suggèrent chez ceux qui les possèdent -ou qui ne les possèdent pas- des mouvements d'humeur, des crises de larmes, de la joie, de la rage. Selon la position des individus dans le groupe familial, des pensées et des actions prédéfinies vont être mises en œuvre. Avant même d'être associée au tempérament des individus, la relation affective des personnes aux archives est liée à leur position dans le groupe familial. Être ou ne pas être l'héritier des biens fonciers, tous sexes confondus, dans cette société rurale articulée sur le modèle de la « famille-souche », détermine les gestes et les paroles. Prendre la succession ou « prendre la porte », telle est la question. Les comportements qui accompagnent le besoin de mémoire peuvent être ramenés, en fait, à trois situations : les situations d'héritage, les situations de non-héritage ou encore, les cas d'indivision. Entre les enfants, (les enfants devenus grands car ils ont déjà une bonne cinquantaine d'années), le partage de la mémoire du « sang » et du « sol », matérialisée par les « papiers de famille », n'est pas sans règles et sans ruses.

L'héritier : le garant de la mémoire

L'héritier dispose statutairement du patrimoine matériel et symbolique. Il incarne la continuité du sang sur le sol. Son rôle est de transmettre à la génération suivante l'histoire familiale enrichie de la sienne et d'exposer, quand l'occasion se présente, le passé de la maison aux visiteurs. En tant qu'héritier, il est essentiel de pouvoir présenter une attestation écrite de l'histoire familiale. L'héritier est le garant de la mémoire. Les albums de cartes postales, les carnets et cahiers de toutes sortes, la correspondance, les actes notariés sont sous sa responsabilité. La notoriété de ceux qui possèdent de très vieux documents est incontestable dans la communauté.

Les « grandes familles », les « vieilles familles », sont celles qui renferment des papiers anciens dans leur grenier, leurs armoires et leurs remises. Mais la situation n'est pas aussi simple qu'on pourrait le penser car celui qui reste maître des lieux doit résoudre au fond de lui un paradoxe domestique afin de trouver un compromis acceptable entre le confort du quotidien et la mémoire familiale, ou encore entre un désir d'émancipation et une irrémédiable conscience de filiation. Il faut faire de la place, sa place, tout en respectant l'écrit, la mémoire des autres, et ce n'est pas toujours évident. Les papiers, en effet, représentent une masse lourde et volumineuse qui impose des choix. Dans cette société rurale basée sur la cohabitation de plusieurs générations sous le même toit, aussi paradoxal que cela puisse paraître de la part des héritiers, les désirs intenses d'émancipation aboutissent parfois à des destructions radicales par le feu.

L'héritier, toutefois, ne réalisera pas lui-même les opérations radicales de destruction. Le ménage étant l'apanage des femmes, les épouses-héritières ou les héritières (car il arrive que ce soient les filles qui héritent des propriétés) ont un rôle ambigu qu'il faut souligner. Les femmes sont à la fois garantes de la continuité du sang de leurs alliés, par la procréation légitime, tout en étant le bourreau de la mémoire féminine. Elles n'hésitent pas à détruire dans un bûcher allumé derrière la grange, un jour d'exaltation qui restera gravé dans leur mémoire, les biens laissés par la belle-mère, les belles-sœurs, les tantes et grands-tantes. Adieu cahiers, carnets, bottines et ombrelles... Avaient-elles le choix, demandent-elles pour se justifier ? « Il fallait bien faire de la place », « faire le vide », « faire propre », « mettre de l'ordre », « nettoyer »...

La souffrance des exclus

Les non-héritiers, quant à eux, souffrent d'un manque de patrimoine symbolique et donc d'un problème d'identité. Les papiers de famille restant dans la maison-mère, ils ne possèdent rien qui les rattachent à leur passé. Aussi tentent-ils de s'approprier le moindre lambeau de mémoire délaissé par la maisonnée héritière ; ils récupèrent tout ce qu'ils peuvent ; ils fouillent cachette sous les appentis ; ils sermonnent les occupants du lieu et les invitent à plus de partage et de respect. Les vieux meubles, les carnets rongés par les rats, les journaux jaunis par le temps, les cartes postales, tout les intéresse. « Il aurait fallu avoir le courage de foncer, confie une informatrice, mais on avait plein de travaux à faire. On ne pensait pas en plus qu'elle pouvait liquider comme ça (sa belle-sœur). Il y a des choses que j'aurais aimé récupérer : des souvenirs d'enfance, des cartes postales, de papa, de maman... »

Quand la mémoire part « à vau l'eau »

Quand les maisons sont indivises, que le toit s'ouvre et que les murs s'affaissent, on assiste alors à de véritables drames. Ils sont « malades de voir ça ! » « C'est lamentable ! », disent-ils. « C'est un désastre ! » « Tout est tombé en ruine, tout est parti à la dérive, parti à vau-l'eau. » Que faut-il faire ? Voici encore quelques expressions qui éclairent parfaitement les états d'âme : « Il faudrait pouvoir racheter », « remonter », « rénover », « réparer », « entretenir », « restaurer », « refaire »... Sinon, il faudrait « vendre », disent-ils... « Mais ça, jamais ! » répondent certains. On n'en sort pas. La mémoire familiale est bien difficile à gérer. La vente est une solution qui est néanmoins souvent retenue, malgré le dégoût qu'inspire une telle résolution. Il faudra alors « vider », « enlever », « nettoyer », « mettre de l'ordre », « débarrasser », « sauver les papiers », « trier », « récupérer », « transbahuter », « brûler ». Autant de verbes, autant d'expressions, qui racontent l'histoire mouvementée et sans cesse remise en question des archives familiales...

Construire une mémoire posthume

Une autre catégorie de justifications a été avancée pour expliquer la destruction volontaire des archives familiales par les flammes. Après l'efficacité ménagère, la discrétion domestique (les lettres doivent être brûlées car elles relèvent de l'intime), le respect des morts et de la religion (tout texte religieux, comme tout objet béni, relève du sacré et doit être brûlé et non pas jeté), viennent les préoccupations liées à sa propre disparition. Avec les archives domestiques, on vit dans le passé mais on se projette également dans le futur. Cette projection diffère selon les individus en fonction de leur vécu de la mort de proches parents (vécu souvent difficile) et de leur descendance mais quoi qu'il en soit, ils se comportent tous en ayant à l'esprit ces jours de « nettoyage » qui leur seront dédiés. En faisant « un peu de rangement », ils mettent en scène, plus ou moins consciemment, le décor symbolique de leur mémoire posthume.

La mémoire recyclée

Au fur et à mesure que les archives s'écartent de la lignée principale, elles passent du statut de papiers fermés, clos, invisibles, privés, personnels, inaccessibles, à un statut de papiers d'identité collective, visibles, ouverts, montrables, prêtables. Elles passent, en somme, avec le temps, en fonction des accidents dans les successions, des déménagements, des héritages, du tiroir

gauche de l'armoire de la chambre à coucher, lieu noble par excellence, à une chambre désaffectée ou une chambre « noire » située au rez-de-chaussée, puis au grenier, puis à la remise... Si les papiers ne sont pas collectés par des archivistes, publics ou privés, ils atterriront peut-être à la décharge publique, charriés dans la benne d'un entrepreneur ; là, ils seront ramassés par quelques personnes en mal d'objets de mémoire et d'histoire, par des nouveaux résidents, par quelques artistes qui feront d'eux des œuvres d'art ou par des collectionneurs. Le papier périmé n'existe pas. La mémoire est sans cesse recyclée. Il y a aujourd'hui de plus en plus d'associations qui ont pour vocation la sauvegarde des archives privées (sauvegarde de la correspondance, des journaux intimes...) On assiste également à des expositions et des conférences proposées par des structures culturelles officielles portant sur les archives ordinaires¹⁰. Le papier de famille semble porter en lui l'essence même du recyclage, du lien transgénérationnel. Il occupe une fonction symbolique majeure dont l'expression est sans cesse renouvelée.

Mémoires d'écriture

Les différents écrits conservés dans les fermes de la vallée de l'Ubaye offrent, associés les uns aux autres, un tableau assez complet de la vie. Les lettres et les livres rattachent l'individu aux valeurs idéologiques de la collectivité. Ces documents reflètent les migrations, le courage, la volonté de construire ailleurs sa destinée. Ils incarnent l'ambition, le désir d'instruction, l'adaptation constante aux exigences du terrain.

Les actes notariés et les procès en justice sont la mémoire juridique de la maisonnée et de la communauté. Leur présence rappelle les règles de vie en société. Ils poussent au respect du passé rappelant à leurs gardiens du moment qu'ils sont les maillons essentiels d'une chaîne qui sans eux se briserait. Les papiers officiels sont la mémoire du patrimoine. Ils sont, à ce titre, au cœur de l'identité première de chaque Ubayen.

Si les lettres, les livres et les actes notariés rattachent l'individu au groupe familial et à la communauté, les cahiers de classe qui ont été présentés lors de l'enquête, par contre, sont plutôt des objets biographiques. Ils ont appartenu à ceux-là même qui les exhibent. Ils relient l'individu conservateur à son propre passé, à ses souvenirs d'enfance. Ils attestent de la métamorphose des corps et du cycle de la vie. La vieille femme qui se penche sur son cahier se souvient qu'elle fut une enfant. Elle se revoit grandir parmi les siens et mesure le chemin parcouru depuis.

10. Le musée ethnologique de Salagon, Mane (04), proposa, en collaboration avec Monsieur Mérou, calligraphe, une exposition sur le thème des cahiers de classe lors de l'automne 1997.

La mémoire écrite dans les univers privés est donc multiple. Elle complète la mémoire vive, la mémoire orale, qui ne dépasse que rarement deux générations en ligne directe. L'écriture domestique s'articule sur la longue durée mais aussi sur le temps d'une vie. Elle rappelle les dimensions essentielles de la culture locale tout en soulignant les particularités individuelles. L'écriture permet à ceux du passé d'être dans le présent et à ceux du présent de s'imaginer déjà dans le passé. Les papiers de famille confèrent à chaque nouvelle génération son identité première, celle qui la rattache à un lieu et à une histoire collective construite sur une multitude de destins singuliers.

Valérie FESCHET